elle forma un cœur d'apôtre, en même temps qu'elle donnait à la vie religieuse trois de ses filles.

Henri, comme ses frères aînés, fut placé au collège de Tourcoing, que dirigeaient alors des ecclésiastiques chers à sa famille. « Ce petit homme — avait dit l'un des supérieurs en l'introduisant dans sa classe — il vous enfoncera tous. » Henri tint constamment, en effet, l'un des premiers rangs parmi ses condisciples. Il avait en même temps des habitudes de piété telles, que ses maîtres purent croire, un instant, à une vocation privilégiée. La Providence en disposa autrement. Il rentra dans sa famille et se mit aux affaires avec son père et ses frères.

Cependant, la maison de commerce paternelle avait pris une grande extension. Actuellement, elle n'occupe pas moins de *mille ouvriers*. Les vastes agglomérations d'ouvriers et d'ouvrières amènent, au point de vue de la moralité, des risques dont les patrons souvent ne se rendent pas compte, et dont en tout cas ils ne se croient pas responsables. C'est un grand tort.

M. Henri Bayart était trop chrétien pour ne pas s'intéresser à cette situation, trop intelligent pour ne pas comprendre qu'il avait, dès lors, une tutelle bienveillante à pratiquer ; mais il ne soupçonnait pas que cette tutelle pût s'exercer à l'atelier, et il se bornait, d'accord avec une élite de gens dévoués, à appeler les ouvriers au sein des cercles catholiques. Ce n'était pas assez et, dès 1886, M. H. Bayart songeait à mieux.

De cette époque datent ses rapports avec M. Léon Harmel. Une sympathie toute chrétienne rapprocha ces deux hommes, qui allaient poursuivre un même but, avec un égal sentiment de la responsabilité patronale et un même dévouement à la classe ouvrière.

Son beau-père, M. Henri Dubar, digne frère d'un évêque missionnaire, ne fut pas non plus étranger à la transformation qui s'opérait en lui. Un jour de Toussaint, ils se trouvaient ensemble agenouillés près de la tombe de Mme Bayart :

« — Henri, lui dit M. Dubar, ta mère, qui s'est tant